

TÉMOIGNAGE

UN LIVRE  
GEOHISTOIRE

# DES RUELLES DE BELLEVILLE À L'ENFER DE DIÊN BIÊN PHU

Sans ambages. Claude Maurent raconte la guerre à sa manière, celle d'un titi parisien né dans les faubourgs de Paris, qui se retrouve à 20 ans pris dans le conflit indochinois. Avec le journaliste Jean-Noël Marchandiau, il revient sur sa jeunesse passée à faire les 400 coups. Lorsqu'il doit choisir entre le camp de redressement et l'armée, il



opte pour la seconde option, sans se douter de ce qui l'attend : l'enfer des combats, les marches forcées (voir un extrait ci-dessous) et les camps réservés aux survivants de Diên Biên Phu. Loin des visions policées de la «grande histoire», le récit brut et attachant d'un écorché vif.

F. G.

«J'avais 20 ans en Indochine», de Jean-Noël Marchandiau, Editions Prisma, 15,99 €.

“

J'ai sauvé ma peau à Diên Biên Phu, un miracle, maintenant que c'est fini, le seul objectif est de survivre. C'est clair,

survivre ! Manger, boire, évacuer, et ne surtout pas attraper de maladies. (...) Je suis vivant, je bois de l'eau saumâtre, mais je bois. Je fais attention, j'essaie de profiter de ce qu'on me donne à manger, de ne pas perdre un seul grain de riz, de ne pas gaspiller l'eau. Dans ces colonnes je ressens la grande fraternité des légionnaires, déjà remarquée dans les opérations que nous avons menées ensemble. (...) S'il n'y avait pas eu autant de légionnaires parmi les prisonniers, la mortalité aurait été beaucoup plus importante. Dans chaque groupe on sent qu'ils assurent une sorte de protection, impalpable, certes, mais on se sent protégés, c'est comme ça. Quand quelqu'un tombe de lassitude ou de fatigue, ils l'aident à se relever et le portent, même si ce n'est pas un des leurs. Avec nous, leur fraternité est universelle. Plusieurs fois, je tiens bon parce que l'un d'entre eux me donne un morceau de poisson sec ou quelques grains de riz, alors qu'il ne me connaît pas.

”

DVD

## La dernière marche de la 317<sup>e</sup> section

4 mai 1954. Tandis que s'achève la bataille du Diên Biên Phu, la 317<sup>e</sup> section, composée de quarante et un supplétifs laotiens et quatre soldats français, reçoit l'ordre de saboter son poste de combat de Luong Ba, à la frontière nord du Laos, pour rejoindre Lao Tsai, à 150 kilomètres au sud. Cette progression d'une colonne de soldats constitue toute l'action du film. Coupés du monde, ils affrontent la chaleur, l'humidité, les maladies, la jungle, et les accrochages avec l'ennemi. Huit jours plus tard, la 317<sup>e</sup> section n'existe plus. Tourné en noir et blanc, caméra à l'épaule, le film plonge le spectateur dans la réalité du conflit. Un des rares ressorts dramatiques du scénario est constitué par la relation entre l'adjudant Willsdorf, un ancien «malgré nous» interprété par Bruno Cremer et le sous-lieutenant Torrens, tout juste sorti de l'école de Saint-Cyr, joué par Jacques Perrin. Opposés d'abord, ils vont apprendre à se connaître et à s'apprécier. Passionné de cinéma, Pierre Schoendoerffer a 24 ans lorsqu'il s'engage pour l'Indochine. Incorporé au sein du Service cinématographique des armées, il partage la vie de terrain du Corps expéditionnaire d'Extrême-Orient, et filme le conflit de 1952 jusqu'à la bataille de Diên Biên Phu, en mai 1954. C'est là qu'il est fait prisonnier avant d'être libéré en août de la même année. Une expérience qu'il n'oubliera jamais. Sorti sur les écrans en 1965, son film est, par son extrême lucidité, un

grand film de guerre. C. G.

«La 317<sup>e</sup> section», un film de Pierre Schoendoerffer, Studio Canal, 90 min, 13 €.

